

ANNIE TREMBLAY

ICÔNE


1-LÉODEN


ÉDITIONS
MICHEL
QUINTIN


*Pour toi, Gyllaume.
Ton courage a fait vivre ma main.
Je t'aime.*

PROLOGUE

Dans les temps anciens, alors que les dieux frères régnaient dans une paix relative et que les forces du bien et du mal se maintenaient en équilibre, les terres étaient unies. On y cultivait l'abondance. Les champs, la mer, la forêt, tout donnait généreusement. Le soleil réchauffait les jours et prodiguait la vie, alors que les deux lunes éclairaient les nuits et berçaient le repos des hommes et des bêtes.

Mais il y eut la guerre des dieux. Nul n'aurait su dire lequel des deux frères avait provoqué la colère de l'autre. Le conflit fut titanesque. Pendant des lunes, le feu du ciel ravagea les monts Linghot. Les vents y étaient déchaînés. Valbur, le dieu bon, affrontait Béléos, le dieu voué aux ténèbres et au mal. Ils se battaient, l'un pour préserver l'harmonie du monde, l'autre pour sa seule possession. Tous les êtres vivants furent témoins de leur lutte fratricide. Tous eurent à souffrir des combats géants qui ravageaient les forêts et les récoltes en semant la disette et la misère. Si l'un tâchait de limiter les dommages collatéraux, l'autre donnait libre cours à sa rage destructrice sans égard pour quiconque.

Valbur, chétif et tremblant, sentait son pouvoir faiblir sous les attaques incessantes de son frère. Le mal allait l'emporter sur le bien, inéluctablement. Béléos gagnait en

force ce que l'autre perdait. Il se tenait bien campé sur ses jambes rondelettes, le torse bombé. Bien que de forte corpulence, il n'en était pas moins alerte et ses attaques se révélaient redoutables. À mesure que le pouvoir de Valbur s'amenuisait, les assauts de l'autre se faisaient plus dévastateurs à son endroit. Ses alliés ne pouvaient plus rien pour lui. Béléos était assisté de ses mages et il pouvait compter sur l'intervention des gops, des êtres immondes qui avaient le pouvoir d'annihiler chez leur ennemi la volonté de vaincre.

Pourtant, Valbur ne pouvait laisser Béléos posséder le monde. S'il venait à mourir, tout ne serait plus que chaos et désolation. Son frère n'aurait aucun scrupule à exploiter tous les êtres et à les utiliser selon ses desseins ténébreux. Et voilà que son corps, sans cesse soumis aux décharges d'énergie négative, était à bout de résistance. Il lui fallait le fuir avant qu'il soit trop tard, avant que les mages à la solde de Béléos ne trouvent le moyen de s'emparer de son esprit. Sa seule chance de sauver le monde était de trouver une âme pure, pour s'y faire un petit nid et s'y cacher en attendant le moment de renaître. Il pourrait alors affronter efficacement son frère et exercer à nouveau sa bienveillante influence.

Il rassembla ses dernières forces et se projeta hors de son corps. Lorsqu'il regarda derrière lui, il ne put que constater les ravages faits par Béléos. Mais il n'y pouvait rien. Il dut se résoudre à abandonner cette désolation et à se laisser pousser par les vents et l'instinct. Il survola les plaines dévastées et les rivières en furie, en route vers les terres du Sud, là où il savait trouver un corps prêt à l'accueillir.

À la tombée du jour, il aperçut enfin au travers d'un épais brouillard les monts Hoshgoht, ces majestueuses

montagnes qui, telle une haute barrière naturelle de roc, servaient de frontière au royaume de Valberingue. Un sourd battement se faisait entendre. Il se dirigea vers ce bruit qui l'appelait et le menait directement au château. Vivement, il survola la cour, passa au-dessus des écuries du roi et s'engouffra à l'intérieur du château en traversant portes et murs. Il se retrouva dans une chambre où une femme gisait dans les douleurs de l'enfantement. Réguliers et apaisants, les battements du cœur de l'enfant à naître le guidaient. Il se faufila dans le corps de la femme, jusqu'à la jeune âme qui l'attirait à elle. Doucement, il s'y fit une place où il s'endormit en attendant l'éveil.

Pendant ce temps, Béléos donnait libre cours à sa colère.

— Où est-il? Par les démons de l'enfer, que je sois maudit si je ne le retrouve pas.

Le dieu des ténèbres se tenait sur son trône. Il était entouré de ses conseillers et chefs de guerre. La rage lui sortait par tous les pores de la peau et il dégageait une forte odeur rance, ce qui, chez lui, était habituel. Ceux qui le côtoyaient respiraient par la bouche pour ne pas suffoquer. Son gros visage était dégoûtant, avec ses yeux porcins et son nez épaté. Ses lèvres dessinaient une moue baveuse et, dès qu'il prononçait le moindre mot, une pluie de postillons allait s'échouer sur la personne qui avait le malheur de se trouver à proximité. Ses oreilles velues captaient le son le plus ténu.

— Oh Dieu, nous n'avons pu capturer son âme. Il a eu le temps de fuir vers un autre corps. De son enveloppe humaine, il ne reste qu'un amas inutile de chair et d'os. Nous devons attendre l'éveil avant de pouvoir le repérer.

— Très bien, bande d'incapables! À partir de maintenant, je veux des patrouilleurs sur les routes, ainsi que

partout à travers le Linghot. Nous devons nous assurer que ce faux dieu de Valbur ne puisse mettre la main sur l'Icône avant moi.

Le territoire dit du Linghot se trouvait au nord du royaume de Valberingue. Il comprenait les monts Linghot, ainsi que les plaines entourant la chaîne de montagnes, bornées par la mer et les cours d'eau qui l'alimentaient.

— Ainsi sera-t-il fait, être suprême. Je n'aurai de cesse que votre volonté ne soit faite.

C'était le mage Malgard qui venait de parler, un être déchu qui pratiquait mine de rien une magie noire et maléfique. À l'opposé de son dieu qui payait peu de mine, Malgard montrait une noble prestance. Maigre, mais bien proportionné, il prenait un soin extrême de sa mise et se faisait un devoir de soigner son corps jusqu'à la manie. De magnifiques yeux d'un vert émeraude faisaient oublier des pommettes trop saillantes; une fine moustache soulignait des lèvres pleines et charnues. Dans un tic irrépressible, ses grandes mains maigres allaient régulièrement se perdre dans une chevelure brune et fournie où elles ramassaient quelque mèche imaginaire. Le visage trompeur du mage avait déçu bien des gens qui lui avaient accordé leur confiance.

Avec un plaisir anticipé à la pensée de donner la chasse à l'ancien dieu Valbur, le mage se promit d'envoyer ses meilleurs hommes à ses trousses, les plus rusés de ses limiers. Bien sûr, personne ne savait quand et où l'éveil aurait lieu, mais peu importait le corps qui cachait l'ennemi. Lui, il serait prêt. Il tenait à ce que le dieu à qui il s'était voué l'emporte de façon définitive. La prophétie était formelle: celui qui posséderait l'Icône serait le dieu unique. Ce parchemin indiquait comment accéder au

pouvoir suprême et celui de Valbur ou de Béléos qui en mènerait la quête avec succès régnerait sur les mondes, à jamais.



La guerre des dieux avait eu des effets funestes durables. La magie des ténèbres qui en était résulté maintenait dans le ciel un voile qui empêchait le soleil de percer et de réchauffer les terres. Deux cycles lunaires avaient suffi à tout assombrir. D'opulentes qu'elles étaient auparavant, les récoltes étaient devenues extrêmement maigres et la famine imposait ses privations. Comble de malheur, la mer, désormais enragée, rejetait quiconque s'y aventurait, si bien que la pêche dans ses eaux était interdite, aussi bien que la navigation. Quant aux forêts, elles grouillaient de monstres venus d'on ne sait où, très certainement suscités par les forces du mal qui dominaient le monde, sous la botte de Béléos. Les magiciens noirs servaient le dieu et s'assuraient que tout était conforme à l'ordre nouveau des choses. Ils travaillaient sous diverses identités afin de rester dans l'ombre et de se soustraire à la vindicte populaire.

Pourtant, tout espoir de recommencement n'était pas mort. Au moment même où la guerre connaissait sa conclusion dramatique, la reine Faya, dans son château, avec l'aide de la magicienne Rize, donnait naissance à l'héritier du royaume de Valberingue, à celui que la prophétie désignait comme l'enfant élu.

— Allez ma reine, poussez ! Par le dieu bon, je vois sa tête. Encore un effort, ma reine !

Faya n'en pouvait plus. Après des heures de souffrances, elle se demandait où prendre de nouvelles forces pour mettre cet enfant au monde. Elle se trouvait dans la

chambre de la tour sud du château. La pièce d'habitude chaleureuse et familière à son regard lui paraissait aujourd'hui tout autre. Les murs de pierres qu'elle avait décorés avec amour de petits cadres et de tapisseries aux tendres couleurs l'engloutissaient. Les tentures pourpres qu'elle avait cousues, tirées au maximum pour laisser passer l'air et la clarté du jour, pendouillaient tristement. Faya bougea dans son lit, à la recherche d'une position plus confortable. D'habitude douillette, sa couche lui donnait l'impression d'être étendue sur un grabat. Son regard fatigué traîna un instant sur le meuble qui lui faisait face. C'était un cadeau du roi; il était fait d'un bois rosé très rare. Avec ses énormes tiroirs et ses épais panneaux, il pouvait contenir à peu près toute sa lingerie. Mais, pour l'instant, le dessus en était recouvert de piles de linge blanc immaculé.

La reine sentit des gouttelettes lui rouler dans les yeux. Ses longs cheveux noirs étaient plaqués par mèches humides autour de son visage ovale. Le teint olivâtre qu'elle tenait de ses origines orientales paraissait terni par l'effort qu'elle déployait depuis la veille. La fraîcheur de la pièce ne parvenait pas à chasser la sueur qui ruisselait sur son corps, sans parler de la sensation de déchirure qu'elle éprouvait dans son ventre.

Elle sentit monter en elle la vague d'une nouvelle contraction qui lui coupa le souffle. Et ce fut enfin la délivrance. L'enfant glissa dans les bras déjà aimants de Rize, qui le serra tendrement et s'empressa de le laver. Elle le remit à sa mère.

— Tenez! Vous avez un beau garçon.

— Oh Rize, comme il ressemble à son père! Il sera fort.

Avec inquiétude, la reine vérifia les petits doigts et les orteils afin de se rassurer. Son regard émerveillé s'imprégna de la vision de ce petit être. Le nouveau-né était parfait. Bien proportionné, il avait un visage dodu. Il serait beau, grand et élancé. Sa bouche en bouton de fleur relevait deux belles joues qui donnaient envie de les bécoter. Les yeux pour l'instant bien fermés étaient surmontés d'un duvet d'une couleur indéfinie. Le petit crâne parfaitement rond était dépourvu de cheveux.

Lorsqu'elle leva les yeux sur la reine, la magicienne lui trouva l'air perdu ; la fatigue lui tirait les traits. Elle perçut dans son regard une détresse infinie.

— Ma reine !

— Ma bonne Rize, cet enfant est mien. Comment pourrais-je m'en départir ?

— Oh non ! Ne dites pas ça. Vous vous faites du mal. Bien sûr, que cet enfant est vôtre, nul ne peut le contredire. Mais c'est l'enfant de la prophétie et ça, nous n'y pouvons rien. Vous devez vous en séparer. Cajolez-le et embrassez-le tant que vous le pouvez, car bientôt je devrai l'emmener au monastère.

— Mais qui veillera sur lui ? Il est si petit !

— Moi, ma reine ! Pour les prêtres à qui je le porterai tantôt, je serai celle qui l'a trouvé, ce qui fera de moi sa marraine. J'exigerai qu'il soit élevé et éduqué en fonction de devenir prêtre, bien sûr, moyennant une somme annuelle que je verserai au monastère pour lui assurer le gîte et l'éducation. Cela me permettra de suivre ses progrès. Par mes yeux, vous le verrez grandir ; par ma bouche, vous connaîtrez sa vie.

Rize prit la tête de Faya entre ses mains et, le regard noyé de larmes, elle lui dit :

— Sur ma vie, je vous promets de veiller sur lui jusqu’au jour où vous pourrez le reconnaître.

Elle scella son serment en embrassant sa reine sur le front.



Dans une oubliette de l’aile sud du château, une autre femme peinait dans les souffrances. Elle était assistée par la princesse Amélia, sœur du roi Malock, qui priait à voix basse pour que les enfants soient du même sexe, de sorte qu’elle puisse procéder à l’échange. Selon les écrits, l’enfant devait vivre, alors que la mère devait disparaître. Amélia avait charge de bien suivre les directives des sages afin que la prophétie s’accomplisse. Cette femme dont nul ne connaissait le passé ni la provenance était arrivée par une nuit de froidure au château endormi. Elle était accompagnée par Gauvin, le sage du monastère, et Dénys, confident du roi.

Aussitôt, Dénys avait réveillé les époux royaux et les avait conduits dans la chambre où Gauvin les attendait avec Amélia et la pauvre femme. La parturiente gisait dans un lit et semblait très faible. La figure pâle et la peau terne, elle avait le regard voilé par la peur. Ses cheveux filasse collés à un front ridé encadraient un visage flétri par des années de misère.

— Voilà la femme, mon roi! Je l’ai trouvée dans une ravine. Son état était lamentable.

— Qui vous dit que c’est bien elle, Gauvin?

— Ça ne peut être qu’elle. Les sages nous ont dit que la femme se manifesterait durant la semaine précédant l’accouchement. Nous sommes dans les temps.

— Parfait! Amélia, tu en prendras soin jusqu’à la naissance. Fais en sorte que personne ne se doute de rien.

Quand le moment sera venu, Dénys t'aidera à échanger les bébés.

— Elle m'a l'air bien faible, Malock!

— Ne t'en fais pas, Amélia, Rize va lui préparer des fortifiants qui vont l'aider à tenir le coup.

Pendant plus d'un cycle complet du soleil, la femme se tordit dans les pires douleurs. Jusqu'à ce qu'enfin, exténuée, la malheureuse, dans un dernier effort, libère un fort joli poupon. Amélia coupa le cordon et déposa l'enfant vagissant sur sa mère. Blême, les yeux fermés, celle-ci perdait beaucoup de sang. Lorsque Amélia tâta son poignet, aucun pouls n'y battait plus. La pauvre femme s'en était allée sans même avoir la consolation de voir son fils.

— Que les dieux bons vous accueillent, murmura Amélia à l'oreille de cette mère d'un seul instant.

On frappa à la porte et Dénys apparut. En jetant un regard au bébé qu'Amélia avait lavé et langé, il demanda :

— C'est un garçon ?

— Oui, en bonne santé!

— La mère ?

Elle désigna le corps sur le lit.

— Les dieux y ont vu.

Avec gravité, Dénys se signa et murmura une courte prière. Amélia lui tendit l'enfant.

— Allez, prenez-le et faites l'échange. Vous reviendrez prendre le corps pour lui donner une sépulture décente. Cette femme mérite notre respect.

En hochant la tête, Dénys se saisit de l'enfant et s'engouffra dans le couloir.



Dénys, prêtre et confident du roi, arrivait de la tour ; il venait de procéder à la substitution. En dehors du Conseil des sages, ils n'étaient que six à connaître la prophétie : le roi, la reine, Dénys, Gauvin, Amélia et Rize. La sœur du roi avait toute la confiance du couple royal. Quant à la magicienne, elle aurait la charge d'instruire et de guider l'enfant élu. De son côté, Dénys, le jeune prêtre, au moment où le corps de Valbur s'était trouvé déserté, avait été possédé par une force inconnue ; inspirée, sa main avait révélé par écrit les temps à venir.

— Comment se porte ma reine ? interrogea le roi.

— Sa Majesté va bien physiquement, mais son âme sanglote.

— Et mon fils ?

— Rize s'est rendue au monastère et elle y a laissé l'enfant. Une nourrice est déjà sur place.

Et Dénys raconta au roi le départ du petit prince. Après un dernier baiser à son fils, la reine éperdue avait tendu l'enfant à Rize, pendant que lui déposait le faux prince dans le couffin près du lit.

Chargée de son précieux fardeau, la magicienne s'était fauflée dans le couloir pour une fois désert ; elle avait dévalé l'escalier jusqu'au pied de la tour où une porte dérobée lui avait donné accès à l'arrière-cour. Bien emmitoufflé dans ses couvertures, le bébé dormait sans inquiétude. Par un sentier de terre boueuse très peu utilisé et en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas tomber, elle avait gravi la pente qui menait au monastère, non loin du château. Elle s'y était présentée par une porte de service où elle avait été reçue par le cuisinier, ébahi de voir dame Rize, les pieds boueux, qui serrait un paquet contre son cœur.

Elle avait demandé à voir Gauvin, le représentant des sages, qui était arrivé accompagné du grand prêtre. L'air

hypocritement étonné et le visage grave, le sage avait écouté avec attention l'histoire de Rize, qui prétendait que, alors qu'elle faisait sa promenade matinale, son oreille avait été sollicitée par de faibles vagissements; elle avait trouvé le poupon abandonné près d'un ruisseau. Ne voyant personne aux alentours, elle s'en était saisie, décidée à lui sauver la vie. Elle avait choisi de l'emmener au monastère où elle savait que des soins appropriés lui seraient prodigués. Comme le grand prêtre s'étonnait qu'elle ne l'ait pas porté à l'orphelinat du royaume, Rize s'était exclamée qu'elle était prête à déboursier une annuité destinée à défrayer l'éducation de l'enfant. Le grand prêtre, avec l'accord de Gauvin, avait accepté de se charger de cette responsabilité.

Le cœur serré, Malock approuva d'un signe de tête.

— Je monte voir la reine.

Sur ce, il sortit de la bibliothèque qui, avec ses énormes foyers et son plancher de bois patiné par le temps, lui servait de refuge quand son esprit se débattait dans l'incertitude.

Debout devant les portes de chêne, il rassembla son courage pour affronter la détresse de son épouse. La chambre baignait dans la pénombre et il devina plus qu'il ne vit la forme du corps de Faya étendue sur le lit. Près d'elle, dans une sorte de couffin, un bébé dormait.

— Malock!

— Faya! Comment vas-tu?

— Je suis fatiguée et j'ai peur. Notre fils te ressemble, il possède l'hérédité des Valberingue. Et si Dénys s'était trompé? Si notre enfant n'était pas l'Élu?

— Voyons, ma mie, tu sais bien que la prophétie a été étudiée par les sages qui ont vu le début et la fin des temps! Il ne peut pas y avoir d'erreur.

— Promets-moi que tu iras voir le prince et constater par toi-même comme je t'ai donné un bel héritier.

— Oui, mon amour. J'irai aussitôt après la célébration des Ponèdes.

Les Ponèdes étaient des prêtres mi-hommes, mi-femmes. Ils suivaient de près l'évolution des dieux. Il n'était pas bon de se retrouver auprès d'eux. Ils vivaient en communauté fermée près du monastère et les chants qui accompagnaient leurs célébrations étaient si forts qu'il fallait fermer portes et lucarnes à des lieues à la ronde pour s'en protéger. Les pauvres gens qui avaient le malheur de se trouver aux alentours se voyaient possédés par ces mélodies pendant des semaines.

Avec toute la tendresse qui gonflait son cœur, le roi embrassa sa femme sur le front. Son regard se posa ensuite sur l'enfant. C'était un bébé joufflu, très robuste. Une touffe de cheveux noirs lui couronnait la tête, qu'il avait ronde et bien faite. Son nez épaté surmontait une petite bouche qui s'étirait en une mince ligne. Ses sourcils, également noirs, se perdaient dans un front large et un peu bombé.

L'air bouleversé, Malock demanda à sa bien-aimée :

— Dis-moi, Faya, comment est notre garçon ? Est-il aussi fort que celui-ci ?

— Gorrh, car je l'ai nommé ainsi, est magnifique. J'ai vu qu'il avait sur l'épaule droite cette petite marque de naissance qui vous caractérise, toi et ta lignée.

Elle pointa du doigt le bébé endormi dans son couffin.

— Cet enfant-ci, je l'ai nommé Gareth. Je crois qu'une fois son épaule marquée nous n'aurons aucun problème à le faire passer pour le prince. Il ne nous reste plus qu'à jouer notre rôle de parents et à attendre que les prêtres

nous ramènent Gorrh, au moment de l'accomplissement de la prophétie. Comme ce temps me paraît lointain !

— L'éveil se fera tout en douceur, dit le roi. Le temps que cela prendra, la prophétie ne le précise pas. Tout dépendra des aptitudes de l'enfant à assimiler les connaissances qui lui seront enseignées. Par chance, il sera bien entouré... Tu dois te reposer, maintenant.

Le roi quitta la chambre et retourna à la bibliothèque où il savait retrouver son ami et confident Dénys. Le prêtre farfouillait dans des parchemins étendus partout sur la table. C'était un petit homme d'une vingtaine d'années qui, malgré une chevelure d'un blanc de neige, portait admirablement son âge. Il avait le regard azur dans un visage imberbe extrêmement mobile. On pouvait toujours y lire les émotions qui y passaient. Ses gestes spontanés et ses humeurs changeantes étaient source de joie pour le roi qui y voyait un défi de tous les instants.

— Ah ! Votre Majesté, vous voilà ! Eh bien ! maintenant, le sort en est jeté. Que les dieux bons nous viennent en aide ! Il ne faut pas négliger les risques que nous courons dans cette aventure, ni les dangers qui menacent l'enfant élu.

— Je sais, cher ami, je n'ai jamais eu autant de craintes de ma vie. Quand l'éveil aura lieu et que Béléos se rendra compte que Valbur est de retour, il n'aura de cesse de le poursuivre. J'espère seulement que nous serons en mesure de nous opposer efficacement à sa colère...

Chapitre III

Sous les rafales et la pluie froide, Gorrh courait comme s'il sentait tous les démons à ses trousses. Avec l'agilité de ses dix-sept ans, il se faufila au milieu d'un buisson épineux, ce qui lui tira une grimace de douleur. Pour échapper aux galeux, il se fit tout petit et se mit à prier. Les oraisons apprises au monastère offraient un choix diversifié.

Il entendit une cavalcade qui annonçait l'arrivée de ses poursuivants. Ces monstres, semblables à des chiens, mais à six pattes, devaient être une dizaine, à en juger au bruit qu'ils faisaient. Ils entourèrent le buisson où Gorrh s'était réfugié et poussèrent des glapissements et des grognements profonds. Le plus gros, celui qui semblait le chef, enfonça un museau nauséabond à travers les épines et planta ses dents dans la bure de Gorrh. Il tira de toutes ses forces. Son regard torve accrocha celui de l'adolescent qui y lut une rage et une férocité effrayantes.

— Mais qu'est-ce qui m'a pris de contrevenir aux lois des prêtres et de m'aventurer dans ces bois interdits, pensa-t-il dans un éclair de panique.

Il saisit le poignard qu'il gardait toujours caché sous sa robe lorsqu'il s'aventurait à l'extérieur de l'enceinte du monastère et en asséna un bon coup sur le museau du galeux qui recula.

— Jamais je ne pourrai me débarrasser de ces sales bêtes. Quelle manière stupide de mourir!

Tous ensemble, les monstres se jetèrent sur le buisson. Gorrh avait beau se recroqueviller autant qu'il le pouvait, les galeux allaient tôt ou tard se saisir de lui, inévitablement. Alors qu'il croyait sa dernière heure venue, il entendit un son dont l'écho aigu semblait venir de partout à la fois. On aurait dit une myriade de notes douces ou cinglantes qui s'entrelaçaient. Une voix s'éleva et s'imposa aussitôt à travers cette musique. Perçante à la limite du supportable, elle agaçait l'oreille autant qu'un millier de violons en furie. Gorrh n'avait jamais entendu un chant aussi puissant. C'était comme s'il envahissait son esprit et cherchait à l'empêcher de penser. Les assaillants se mirent à hurler de douleur et prirent leurs pattes à leur cou. Gorrh se retrouva seul, isolé dans son buisson. Seule la puanteur résiduelle qui se diluait lentement dans l'air lui prouvait qu'il n'émergeait pas d'un cauchemar.

Il se tordit et vit à travers les branches épineuses une silhouette qui, d'un pas vif, se dirigeait vers lui. Avec maintes contorsions, il s'extirpa de sa cachette et se releva en étirant son long corps.

— Alors, mon prêtre, on s'amuse souvent avec les galeux?

La question était posée sur un ton ironique où perçait un brin d'humour. Celui qui venait de parler se tenait bien campé sur ses jambes, les bras croisés. Il avait l'allure d'un jeune homme fier et arrogant.

— Par le dieu bon, je vous dois la vie! Mais qui êtes-vous?

— On me nomme Philin. Je suis de la race des Ponèdes... Malgré tout le respect que je vous dois, que faites-vous à traîner dans ces bois? Ne savez-vous pas qu'ils sont maléfiques?

— Et vous, ne craignez-vous pas ces monstres?

— Oh! moi, vous savez, j'aime bien faire des pieds de nez aux démons. Je m'amuse à les défier et à les étudier. Mon travail consiste à prendre des notes sur différentes espèces et sur leur mode de vie. Ainsi, j'ai appris leurs us et coutumes qui sont, croyez-moi, des plus primitifs. Tenez, prenez ces galeux: on les appelle ainsi parce que leur salive, très abondante, est porteuse de gale. Celui, qui a le malheur de toucher une de leurs proies laissées à l'abandon se voit contaminé.

— Vous êtes donc cet aventurier, celui qui hante nos bois et montagnes, celui dont les récits des exploits et combats font frémir les enfants dans les chaumières?

— À votre service, mon prêtre!

En esquissant une révérence moqueuse, Philin lui jeta un regard interrogateur.

— Dites-moi, n'avez-vous pas entendu mon chant? Vous devriez avoir les oreilles bourdonnantes et les idées confuses.

Avec stupéfaction, Gorrh s'aperçut que, au contraire, aucune résonance ne hantait ses oreilles. Il connaissait bien, pourtant, les effets du chant des Ponèdes. On en parlait avec crainte. Or, il avait les idées claires et il percevait très bien les bruits environnants. Ce chant, qu'il avait trouvé très beau, aurait dû le déboussoler. Il avait bien ressenti un certain malaise au début, mais il avait senti

s'élever en lui une sorte de barrière qui triait les notes, de telle sorte que certaines lui échappaient.

Ce genre de sensation étrange se manifestait régulièrement ces derniers temps sans qu'il en comprenne le pourquoi. Au cours des derniers jours, il avait eu des pensées contradictoires et ses gestes l'avaient trahi souvent. Ainsi, hier soir, le menu du réfectoire proposait du ragoût de porc et de la tourte de pigeon. Malgré son envie de déguster du ragoût, il s'était retrouvé avec la tourte qu'il avait engouffrée en lorgnant l'assiette de son voisin, le père Gauvin qui, lui, avalait son ragoût allègrement. De plus, ses rêves lui laissaient des sueurs froides. Tous les soirs, avant de se coucher, il se demandait où ils allaient l'emporter. Il visitait des lieux inconnus qui pourtant lui laissaient un sentiment de regrets et de nostalgie, comme s'il s'agissait de paradis perdus ; il y voyait des paysages désolés et des gens qui pleuraient des jours ensoleillés et de bien-être. Tout cela lui faisait peur.

— Hé ! mon prêtre, m'écoutez-vous ?

Philin agitait sa main devant la figure de Gorrh pour attirer son attention.

— Excusez-moi, Philin. Oui, j'ai bien entendu votre chant, mais pour moi ce n'était qu'une mélodie, fort jolie d'ailleurs.

Les cloches du monastère se mirent à tinter. L'heure de rejoindre son maître d'études était venue. Il devait se hâter, déjà qu'hier l'envie subite d'aller à la pêche l'avait assailli avec une telle insistance qu'il était parti à la rivière interdite ; le temps passant, il avait raté son cours d'herboristerie. Le père Gauvin l'avait regardé d'une drôle de manière, à son retour. Un poisson raidi au bout de sa ligne, il dégoulinait de pluie et avait les pieds bourbeux. Il n'avait

jamais aimé la pêche et voilà que pour cela il manquait son cours préféré...

— Je dois vous laisser Philin. On m'attend au monastère. Merci encore ! J'espère qu'on se reverra !

Une fois sa robe de bure époussetée, Gorrh s'avança sur le chemin. Avant de disparaître, il se retourna et lança :

— Au fait, je me nomme Gorrh et je ne suis pas prêtre, seulement novice.

Il se mit à courir avec l'espoir de rentrer à temps.



Le château était en effervescence. On se préparait à la fête des deux lunes, qui soulignait chaque année le temps des récoltes. Afin de récompenser ses paysans et ses villageois qui peinaient à tirer de la terre un maigre butin et qui payaient une redevance sur le produit de leur travail, le roi, à cette occasion, ouvrait grandes les portes de son château. Plusieurs familles de la noblesse en profitaient pour présenter leurs fils ou filles pendant le bal des deux lunes en espérant qu'un mariage en résulterait. Une nourriture abondante était proposée sur de longues tables, éparpillées sur les pelouses. Le vin et la bière coulaient à flot des futailles, percées bien à l'abri à l'ombre des arbres. Pour une fois, on faisait ripaille. Dès le lendemain, on retomberait dans la vie de tous les jours, rude et besogneuse. Des jeux d'adresse permettaient aux petites gens de faire valoir leurs habiletés, mais surtout il y avait la possibilité de faire quelques gains. Les sujets du roi dont la bourse était peu garnie se voyaient remettre à l'entrée des jetons qui leur permettaient de participer aux immanquables paris. Plusieurs d'entre eux, à la fin de la journée, se retrouvaient plus riches de quelques

tourains et pouvaient pendant quelque temps améliorer leur ordinaire.

Assis à la grande table de la bibliothèque, le roi Malock repoussa le parchemin qui stipulait les diverses demandes qu'on lui adressait en vue de cette fête et poussa un long soupir.

— Amélia s'en occupera, décida-t-il.

Pour l'instant, il avait d'autres chats à fouetter.

Dix-sept années de soucis et d'inquiétude avaient mûri le visage du roi. De petites rides couraient tout autour de ses yeux et en accentuaient paradoxalement l'étrange beauté. Ses cheveux, jadis d'un noir d'encre, étaient désormais zébrés de fils d'argent, ce qui s'accordait avec sa grande sagesse.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Cette pièce, il la chérissait. Il s'y sentait en sécurité. Avec ses planchers de bois polis par les nombreux pas et ses vieux meubles éraflés, elle témoignait de plusieurs générations. Jour et nuit, le foyer fait de pierres des champs laissait danser en son sein des flammes qui jamais ne parvenaient à réchauffer cette immense salle.

Sa tasse de thé à la main, il se mit à triturer les manuscrits éparpillés sur la vieille table de bois. Son regard tomba sur sa main où un faible rayon de soleil jouait. La grisaille, installée depuis belle lurette, n'était pas généreuse de tels moments. Un vent humide se faufila par la fenêtre. Il frissonna. Son front se creusa.

Cette fichue température résultait de la guerre des dieux, ainsi que les créatures malfaisantes qui hantaient les bois au point que même les pauvres chasseurs se voyaient interdire d'y pénétrer s'ils ne voulaient pas devenir gibier eux-mêmes.

Le roi se prit à espérer. Gauvin et Dénys revenaient du monastère : il y avait des changements relatifs à la prophétie, avaient-ils laissé entendre. Bientôt, il en saurait davantage.

Ses doigts tapotèrent de plus belle sur la table. Son attente fébrile ne dura pas longtemps.

Échevelé, Dénys entra. Le passage du temps n'avait pas prise sur lui. Le visage lisse, les yeux rieurs, il débordait d'énergie. Il avait l'air excité et craintif tout à la fois. Gauvin suivait derrière, le corps désormais courbé par son grand âge. Son regard sage dégageait la bonté. Son visage aux joues maigres, encadré par une longue chevelure grise, lui donnait l'air sérieux. Il tenait dans ses mains un paquet de parchemins froissés et la sueur humectait son front.

Le roi leur fit signe de s'asseoir et, la bouche soudain sèche, demanda :

— Quelles sont les nouvelles, finalement ?

Dénys prit la parole d'une voix tremblante.

— Gorrh commence à changer. Des rêves peuplent ses nuits et ses agissements se contredisent. Il ne comprend pas ce qui se passe et il se questionne.

— Vous en êtes sûr ?

— Oh oui, mon roi, dit Gauvin

Le vieil homme alla mettre une bûche dans l'âtre ; il sentait tout au fond de lui un froid qu'aucune source de chaleur n'aurait pu chasser.

— Ce matin, j'ai vécu l'évidence. Comme Gorrh ne paraissait pas au réfectoire pour le petit-déjeuner, je suis monté dans sa cellule. Quand je suis entré, il était bien assis sur sa paillasse et il m'a demandé pourquoi je n'avais pas apporté son repas. Il avait le regard vague et il ne paraissait pas se rendre compte de ce qu'il disait. En

m'approchant, j'ai prononcé son nom et il s'est mis dans une colère terrible en me criant qu'il n'aimait pas ce nom. Je l'ai saisi par les épaules et il s'est effondré dans mes bras. Il tremblait de tous ses membres. Il m'a avoué qu'il était en pleine confusion, qu'il faisait des gestes contre sa volonté, comme si quelqu'un d'autre prenait possession de son corps. Il faut l'envoyer à Léoden.

Malock se mordit les lèvres, pensif.

Léoden était une ville nichée sur une île où une communauté de sages vivait en vase clos. Vue depuis la Cité-Frontière, une ville marchande qui bordait la mer, Léoden n'était qu'un petit point qui noircissait l'horizon. Seule une invitation formelle permettait d'y accéder en franchissant un pont ensorcelé qui se chargeait de trier les intrus. Gare à ceux qui osaient s'y engager sans avoir été acceptés d'avance, car ils s'étaient jetés à l'eau. Les vagues les ramenaient sur les berges de la Cité, mais quelquefois elles les engloutissaient.

À l'idée de pousser Gorrh à entreprendre un aussi long voyage, parmi les dangers que recelait la nature sauvage, à l'imaginer errant sur les routes isolées, inconscient du lourd fardeau qu'il trimbalait en lui, le cœur de Malock se serrait. Ce fils dont il avait accepté par nécessité de se séparer sortait à peine de l'enfance, et déjà la prophétie se manifestait. C'est la voix nouée par l'émotion qu'il demanda :

— Tu l'as laissé seul ?

— Rize lui tient compagnie. Qui de mieux que sa marraine peut lui changer les idées ?

Le roi approuva, même s'il envoyait Rize pour ces moments passés près de son fils.

— Je vais dépêcher un messager à Léoden afin de prévenir les sages de l'arrivée de Gorrh dans les prochaines

semaines. Prépare-le, dis-lui qu'il s'en va là-bas parachever son éducation. Il ne doit pas savoir qui il est vraiment avant de rencontrer les sages. Nous devons être prudents. Les patrouilleurs de Béléos seront sûrement sur les routes. Avec leur acuité sensorielle, ils vont rechercher l'aura du dieu Valbur et ils vont sans doute la percevoir, même si elle ne se dégage que très peu du corps de Gorrh.

— Qui va l'accompagner ? demanda Dénys.

— Je vais lui donner le second commandant de mes troupes, Érick. Il est loyal et c'est un très bon épéiste ; je lui fais entièrement confiance. Philin, le Ponède, l'accompagnera aussi. Il en aura besoin pour traverser bois et montagnes. C'est le meilleur traqueur de monstres du royaume. Avec lui, ils seront en sécurité. Rize aussi sera du voyage. Sa magie est redoutable. En outre, elle pourra aider Gorrh à mieux se comprendre, sans lui avouer pourquoi il se sent ainsi. Trois jours suffiront à rassembler ce dont ils auront besoin. Ils devront partir en secret pour garder l'anonymat. J'ai parlé !

Alors qu'ils allaient se retirer, Gauvin et Dénys furent arrêtés par la voix du monarque.

— Demandez à Philin de choisir le meilleur chemin et le moins pénible.

Gauvin fit la moue.

— Pour cela, ils devront contourner la montagne maudite.

Malock approuva. Le cœur au bord des lèvres, il monta à la tour voir la reine.



Gareth sentait la colère monter en lui. Cet imbécile d'Érick venait avec un coup sournois de le jeter par

terre. Après une heure de combat assidu, la lassitude le gagnait. Tous ses muscles lui criaient leur douleur. Érick, infatigable, s'amusait à le harceler avec son épée.

— Parfait, mon prince, c'est assez pour aujourd'hui.

Il tendit la main, et saisit celle du prince qui se remit sur pied dans un nuage de poussière.

— Lâchez-moi! Vous ne respectez pas la façon de faire.

— Ah non? Et vous croyez que dans tous les combats les règles sont suivies? Vous croyez que, quand vous aurez un bandit devant vous, il vous fera la révérence avant de vous sauter dessus? Voyons, mon prince, quand on se bat, il y a deux choses qu'on doit posséder: l'agilité, que vous êtes en train d'acquérir, et la ruse, que vous voulez ignorer. Apprenez à lire les intentions des autres. Vous verrez que vous ne vous en porterez que mieux.

Avec une moue de dépit, Gareth ramassa son épée et prit le chemin des bains. La fureur rendait son âme aussi sale que son corps. Arrivé à la salle d'eau, il perçut une odeur de rose. Jélîma, sa servante et maîtresse, l'attendait. Peut-être allait-elle lui masser le cou et la nuque.

Elle avait un regard profond; ses yeux noirs miroitaient comme un puits de ténèbres. Sa peau couleur ambre invitait à la caresse et ses longs cheveux noirs dansaient librement sur ses reins. Gareth l'avait ramassée dans un bordel au cours d'une des sorties nocturnes qu'il s'autorisait régulièrement avec son ami Pinolt. Il n'avait pu s'empêcher de vouloir la posséder entièrement. Il l'avait donc ramenée au château, et ce, malgré les avertissements de sa tante Amélia. Celle-ci se méfiait de Jélîma; elle la savait hypocrite et parvenue, elle ne pouvait qu'entraîner Gareth dans des complots sordides et malencontreux. Avec son mauvais caractère et son goût du pouvoir, le prince n'attendait qu'une chose, se retrouver sur le trône.

Et il verrait à ce que l'opportunité s'en présente le plus vite possible.

Gareth se coula dans le bain. La main douce de Jéliima vint lui caresser le dos. Il saisit un verre de vin et ferma les yeux. Ses pensées se mirent à errer. Il était prince et seul héritier du royaume. Son père, le roi, fondait de grands espoirs en lui. Il lui avait assuré une éducation selon son rang et lui avait permis d'acquérir les bonnes manières. En outre, il avait pu se former aux arts de la guerre.

Mais il y avait une chose, oui, une seule qu'il avait apprise par lui-même, c'était la soif du pouvoir. Il n'avait que dix-sept ans, mais il possédait l'avidité de gouverner. Devrait-il attendre la mort du roi? Son père, comme lui-même, descendait d'une longue lignée; les Valberingue, ses ancêtres, étaient reconnus pour leur longévité et leur résistance aux maladies. Son grand-père, le roi Filgurh, avait régné jusqu'à l'âge avancé de soixante et onze ans et le roi Malock jouissait d'une santé à toute épreuve et débordait d'énergie malgré le fardeau de ses responsabilités. Gareth n'aurait pas la patience d'attendre la mort du roi pour porter la couronne. Il devait s'entourer de nobles et dignitaires de confiance pour parvenir à ses fins.

Les doigts de Jéliima le tirèrent de ses rêveries. Elle le massait avec des gestes langoureux. Il sentait ses muscles se détendre et un sentiment de bien-être l'envahir.

— Dis-moi, Jéliima, as-tu vu le roi, ce matin?

— Non, mon maître. Dans les cuisines, on raconte qu'il a fort à faire, ces jours-ci. On m'a dit qu'avec les préparatifs de la fête des deux lunes votre père, avec son entrain habituel, exige d'être informé de tout et de rien, ce qui lui rogne du temps sur son horaire. Par contre, j'ai vu Gauvin et Dénys se rendre à la bibliothèque; ils

avaient l'air affolé. Ils en sont ressortis plus tard, fort préoccupés.

— Vraiment? Que peuvent-ils bien mijoter, ces trois-là? Il est rare que Gauvin quitte son monastère! Il devait y avoir une urgence.

— Peut-être que le roi avait besoin de conseils pour la cérémonie des deux lunes. Dénys ne peut voir à tout. Gauvin a sûrement son mot à dire.

— Justement, non, le Conseil n'a rien à voir dans cette rencontre. La fête appartient au peuple et la messe sert uniquement à motiver l'assistance en vue des prochaines moissons. Il n'y a là que remerciements et espoir en l'avenir. Les prêtres du monastère n'ont besoin de l'avis de personne pour la présider adéquatement.

Il sortit du bain et se laissa envelopper d'un drap doux par Jéli^ma. Elle se mit à le sécher lentement, ce qui l'énerva. Il saisit ses chausses propres. Une tunique compléta sa mise.

— Fais parvenir un message à Korin. Qu'il me rejoigne au Bouc d'or à la tombée de la nuit. J'aurai mon déguisement habituel. Surtout, qu'il vienne incognito.



Le Bouc d'or se dressait en bordure du village, c'était un établissement sans âge. Nul ne savait qui avait construit l'édifice et donné vie à ce commerce. Les propriétaires s'y étaient succédé au fil des ans sans jamais se souvenir qui avait vendu à qui. On y trouvait une nourriture de qualité et le meilleur vin du royaume. C'était un endroit de plaisir et de débauche. Grâce à quelques écus d'or donnés en douce au tavernier, on pouvait avoir accès, derrière la

grande salle, à une table retirée qui assurait tranquillité et discrétion.

Gareth était assis à sa place habituelle. Une grande chope de bière à la main, il attendait patiemment Korin qui était en retard, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Il s'était vêtu d'un habit de paysan. Une moustache tombante lui couvrait la lèvre supérieure et une calotte usée cachait sa chevelure noire. Il adorait changer de personnalité, ce qui lui permettait de se mêler au petit peuple. Un courant d'air fit bouger les rideaux et il vit apparaître un quêteur qui, sans cérémonie, s'assit en face de lui.

— Un pot de bière serait le bienvenu, messire. Je la boirai, bien sûr, à votre santé.

Le prince lui tendit un gobelet graisseux en terre cuite et lui fit signe de se servir.

— Vraiment, vous avez de ces manières de vous vêtir ! On se demande d'où vous vient votre garde-robe.

D'un œil railleur, Gareth le détaillait. Korin portait des vêtements usés et crasseux qui dégageaient une forte odeur.

— J'ai mes petits secrets.

Le prince pinça le nez et entra sans préambule dans le vif du sujet.

— Ce matin, Gauvin est venu au château accompagné de Dénys. Il se manigance quelque chose, car le sage ne quitte que très rarement son monastère. Il faut que tu trouves ce qui se trame.

— Avez-vous quelque indice à me fournir ?

— Non ! Par contre, tu devrais surveiller Dénys de près. Il est plus accessible que Gauvin.

Korin balaya d'une main nonchalante la mousse qui traînait sur sa lèvre supérieure et reposa son gobelet vide

sur la table. Il se leva, ce qui suffit à porter son odeur de fauve jusqu'au nez du prince.

— Parfait, dit-il, vous aurez vos réponses dans deux jours. Soyez au vieux saule après le repas de midi, je vous y attendrai.

Sur ce, il tourna les talons, suivi de sa puanteur.



— Non, je ne veux pas y aller!

— Tu iras!

Bien campé sur ses jambes, le menton pointant vers l'avant, Gorrh fusillait Gauvin du regard. Il avait beau être le maître, il n'avait pas le droit de le priver de ses cours et de ses amis. Non, mais, l'exiler à Léoden, un coin perdu on ne savait où, et avec des étrangers, encore!

— Estime-toi heureux. Seuls quelques-uns des nôtres ont l'avantage de poursuivre leurs études en ces lieux. Tu ne dois pas dédaigner cette chance. Pour toi, ce sera une expérience formidable qui t'amènera à te surpasser. Tu as des aptitudes que tu dois affiner et seuls ceux de Léoden ont le pouvoir de te former dans ce sens. Prépare ton paquetage, tu pars dans trois jours.

— Et vous? Ne pouvez-vous pas venir avec moi?

— Je te rejoindrai au moment opportun. J'ai encore beaucoup à faire ici, pour l'instant. Par contre, tes compagnons de route ont toute ma confiance et celle du roi. Tu ne seras pas laissé à toi-même, rassure-toi!

— Le roi? Qu'est-ce que le roi vient faire là-dedans?

— Peut-être ne le savais-tu pas, mais Sa Majesté a pour habitude de suivre la progression de ses prêtres. Ainsi, quand je lui ai soumis l'idée de t'envoyer à Léoden poursuivre tes études et montrer tes résultats et aptitudes, il

m'a approuvé sans aucune hésitation. Tu dois obéissance à ton roi et tu iras là-bas. Tu lui feras honneur. Demain, tu seras présenté à Sa Majesté ainsi qu'à la reine. Je te prie de prendre un bain et de t'arranger pour être présentable. J'espère que tu n'as pas oublié les bonnes manières que je t'ai enseignées. Je viendrai te chercher après le petit-déjeuner pour te présenter à tes compagnons de route. Allez je te laisse. Ramasse-moi ces parchemins et fais-moi le ménage de cette bibliothèque; on se croirait dans une boutique de bric et de broc.

Sur ce, Gauvin enfla le couloir qui menait à la chapelle, laissant derrière lui un Gorrh ébahi.

Lui, Gorrh, présenté au roi! Quel honneur! Jamais dans ses rêves les plus fous il n'aurait pensé que ce soit possible. Bien sûr, il avait souvent assisté à des défilés que le roi et la reine présidaient. Il se revoyait se presser à travers la foule pour voir sur le bout des pieds le cortège qui passait non loin de lui. Une fois, il avait accroché le regard du roi. Il avait la bonté des cieux. Il s'était senti scruter jusqu'au fond de l'âme et une sensation de bien-être s'était installée dans son cœur. Avec regret, il avait dû détourner la tête. Déçu, il avait alors espéré avoir la chance de l'approcher un jour, ne fût-ce que quelques instants. Les dieux l'avaient entendu.

Avec empressement, il fit un ménage sommaire des lieux. Il enroula maladroitement les parchemins et les jeta pêle-mêle sur les tablettes, ce qui fit danser la poussière.

La pluie, poussée par le vent, lavait les vitraux. C'était une morne journée.

Avec de la chance, il n'aurait pas son cours de combat, donné dans la cour arrière près des jardins. Il pourrait ainsi aller rendre visite à son ami Kerv, l'herboriste, et lui annoncer la bonne nouvelle. Tout en secouant sa robe, il

partit vers la caserne. Lorsqu'il s'y présenta, son maître d'armes vérifiait l'équipement pour s'assurer que tout soit en ordre. Une cotte de mailles devait être bien graissée et rutilante. Autant Gorrh abhorrait l'odeur que dégageaient ces lieux, autant il détestait le combat. Pour lui, un futur prêtre devait dédaigner la violence, mais l'Église avait une tout autre opinion.

On avait déjà vu un de ses représentants finir embroché au bout d'une épée lors d'une mission de paix en Lacédoine. Depuis, on exigeait que les novices apprennent au moins les bases de l'art du combat. Les sujets prometteurs se voyaient dirigés vers des cours plus poussés.

Le cœur plein d'espoir, Gorrh s'avança.

— Bonjour, maître !

— Ah, Gorrh, tu es en avance !

Avec un sourire niais, l'adolescent lança :

— Je me demandais, vu la température, si je n'avais pas quartier libre aujourd'hui, mais, bien sûr, je m'en remettrai à votre bon jugement.

— Tu m'en vois ravi, jeune homme. À ton air, je déduis que tu as envie de tout, sauf d'une leçon de combat. Je me trompe ?

— Touché, mon maître, mais, comme je vous le disais, la décision vous appartient.

— Écoute, on m'a avisé de ton départ prochain. Étant donné ces circonstances, tu as sûrement des arrangements à prendre, ainsi que des préparatifs à faire. De toute manière, avec ce mauvais temps, il serait mal venu de s'entraîner à l'extérieur. Allez, va et promets-moi de pratiquer les techniques de combat régulièrement. Quand tu reviendras, je veux pouvoir me mesurer à toi d'égal à égal.

— Merci, maître! Je vous en donne ma parole, à mon retour, je vous ferai honneur.

Gorrh se retrouva en moins de deux au dispensaire. C'était un petit apprentis débordant d'herbes et de pots diversifiés; malgré la fenêtre ouverte, il y régnait une odeur de plantes tenace. Kerv se tenait penché au-dessus de fioles, concentré sur son travail. C'était un vieil homme au crâne ras et au visage rond. Il semblait prisonnier de son corps dodu, mais ses gestes étaient souples. Il se redressa à l'approche du jeune homme.

— Mon garçon, quel plaisir de te voir! Tu n'as pas cours?

— Non, maître Kerv, pour une fois le mauvais temps me profite. J'ai une nouvelle à vous apprendre.

— Quoi? Tu es enfin décidé à devenir mon apprenti?

— J'aurais bien aimé, mais on a d'autres projets pour moi. Figurez-vous que je vais être présenté au roi demain.

— Quoi! Toi, présenté au roi! Mais en quel honneur, mon garçon?

— On m'envoie à Léoden y poursuivre mes études, Gauvin m'a recommandé au roi, vu mes résultats, et il a approuvé. Lui et la reine désirent me rencontrer avant mon départ.

— Hé, sais-tu que très peu de prêtres ont eu cette chance! Je te savais doué pour la médecine, mais j'ignorais que tu excellais dans d'autres matières. Ne va surtout par voir là une offense à ton intelligence!

Avec un hochement de tête, l'adolescent approuva. Non, il ne voyait pas là matière à se formaliser; il se savait féru en herbes et soins du corps. Il avait toujours aimé réparer les membres disloqués et trouver la cause d'une maladie. En combat corps à corps, il était nul. Par

contre, même s'il détestait les armes, il l'emportait souvent sur ses adversaires, allez savoir pourquoi...

— J'ignore combien de temps je serai parti, maître Kerv. Vous allez me manquer. Pensez-vous qu'on pourra s'écrire ?

— Bien sûr, mon garçon. Quoique la distance soit grande d'ici à Léoden, nous procéderons avec les pigeons. Tu partiras avec Carmille, le meilleur de notre pigeonnier ; dès ton arrivée, tu m'enverras ta première missive... Tiens, viens ici, j'ai quelque chose pour toi.

Kerv alla vers un petit meuble. Gorrh savait que nul autre que le maître herboriste n'avait le droit de l'ouvrir. Les panneaux de guingois laissaient entrevoir une panoplie de sacs en cuir et de pots de tailles diverses. L'herboriste saisit un petit sac en cuir rouge fermé par une boucle de cuivre. Il rabattit les panneaux et lança :

— Viens t'asseoir près de moi, je vais t'expliquer.

Gorrh se laissa choir sur une chaise branlante. L'herboriste déposa le sac entre eux deux et déclara :

— Ce sac m'est précieux.

Il le pointa et poursuivit :

— Un sort lui a été jeté par un magicien blanc. Tiens, je te le donne. Il te sera plus utile qu'à moi. Ici, j'ai tout ce qu'il me faut et je ne voyage plus. Fais-en bon usage.

Gorrh prit le sac avec respect et, lentement, l'ouvrit. À l'intérieur, une petite quantité d'herbes toutes fraîches dégageait un parfum qui taquinait ses narines. Il s'en saisit et reconnut plusieurs des essences qu'il avait dans la main. Les autres demeuraient un mystère pour lui.

— Comment ferai-je pour les identifier ?

— Quand tu t'en serviras, tu n'auras qu'à dire les symptômes de la maladie et ta main saisira les herbes, selon la

dose qu'il te faudra. En plus, les plantes que tu utiliseras se remplaceront immédiatement.

Comblé par ce cadeau, Gorrh l'enfouit dans sa poche.

— Je vous remercie, maître Kerv, je vous promets de ne pas m'en séparer et d'en prendre bien soin.

Alors qu'il serrait affectueusement le jeune homme dans ses bras, l'herboriste ne put empêcher une larme de couler sur sa joue

— Je te souhaite bonne route, mon garçon. Surtout, n'oublie pas de m'écrire. Que le dieu bon te bénisse!